

L'ÉLANCEMENT

-

Fiction & Cie



Gérard Titus-Carmel
L'ÉLANCEMENT
Éloge de Hart Crane

Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106567-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de A. A.,
qui aussi enjamba.*

It was not Death, for I stood up,
And all the Dead, lie down –
It was not Night, for all the Bells
Put out their Tongues, for Noon.

*(Ce n'était pas la mort, car j'étais debout,
Et tous les morts sont couchés.
Ce n'était pas la nuit, car les carillons
Déchaînaient leur voix pour midi.)*

EMILY DICKINSON

(Oraison)

Durant près d'une quinzaine d'années, Hart Crane s'évertua à recomposer l'unité perdue d'un corps où logeait son âme malade, parce que trop exaltée. Sur le chemin de la quête, il découvrit la mer infinie, les caravelles de Colomb, un fragment de Paradis tout ébouriffé de palmes, l'Indien morose. Et aussi le jazz, l'alcool et les nuits agitées. Il chanta la ville de verre et d'acier, l'Amérique folle de son essor et de ses vertiges, et traça dans notre ciel une ligne au dessin aussi souple que le pont de Brooklyn, son inachevable « harpe mystique ». La trajectoire de ce météore fut lumineuse et éprouvante, au bout de quoi il se consuma, c'est-à-dire qu'il s'abîma dans ces flots qui se refusèrent à l'enjambement.

Hart fut un ange noir. Par trop d'impatiences et de colères, il se brûla les ailes dans ces hautes sphères où l'air se fait rare et le soleil définitif. Mais avant cela, il aura légué au monde quelques pépites de fort carat, et, si nous ne pouvons plus aujourd'hui les lui payer, qu'il nous reste au moins le bonheur amer de conjuguer certaines de nos soifs avec les siennes.

Une âme à la peine

Parti la veille de Vera Cruz, le *SS Orizaba*, paquebot de ligne assurant le service régulier entre le Mexique et les États-Unis, venait, ce matin-là, de relâcher pour la journée à La Havane, avant de reprendre sa route pour New York. Durant l'escale, Hart Crane descendit à terre ; il déjeuna probablement à *La Diana*, avant d'entreprendre la tournée des bars du côté des quais, puis remonta assez tard à bord, passablement éméché, dit-on, et certainement bien plus, une bouteille de rhum sous le bras. Ce qui suit n'est pas clair : entre autres incidents qui émaillèrent la soirée, il aurait été frappé, puis volé, par les marins du bateau ; c'est, en tout cas, ce qu'il raconta le lendemain matin à Peggy, sans cependant lui avouer que des idées plus noires que la nuit lui avaient alors traversé l'esprit, que la tentation de plonger dans le sein profond de l'obscurité et d'en finir une bonne fois pour toutes avait été forte, et qu'il s'en était fallu d'un rien qu'il sautât.

Ce qu'il fit peu après, sous le soleil de midi : du haut de la poupe, il se précipita dans la mer argentée, qui lui ouvrit grand ses gouffres, et se referma sur lui.

Il existe d'autres variantes du récit de ses derniers moments, toutes contradictoires ; j'avais lu ailleurs que c'était au cours de la nuit du 27 au 28 avril de cette même année 1932, à trois cents miles de là, que Hart se jeta dans le ventre de la mer, depuis le pont d'un navire ballotté par des vagues énormes et mauvaises, et qu'il s'abîma dans les rugissantes ténèbres de l'océan, au milieu de quoi il disparut instantanément. On précisait même que c'était à la suite d'une bagarre, de ces bagarres-là où vous conduisent le mélange détonant de certains excès et de pas mal de débauches, liés à beaucoup d'alcool et d'ennui, au désespoir et à l'impatience. Et à la peur, aussi – à la rage de savoir que, lorsque résonne le « glas d'un jour accompli », il vous faut déjà supporter l'idée qu'un autre suivra, lui aussi à accomplir.

Je me plus alors à imaginer une rixe imbécile, superbement inutile et de vaine violence, éclatant soudain dans un de ces salons chics des premières classes où, sagement, s'alignent des tables de jeu et des fauteuils confortables en cuir épais, avec, un peu partout, des meubles sombres et brillants, exécutés dans des bois rares et précieux, palissandre ou acajou de Cuba, par des artisans qui n'ont jamais vu la mer ; je voyais les cloisons ornées de lourdes appliques lumineuses en verre dépoli et gravé de motifs à la fois géométriques et floraux, et le sol recouvert de profonds tapis aux tons clairs sous quoi, bien plus bas, éruçtaient les puissantes machines dans les entrailles surchauffées du monstre. Mais ici, au fumoir, avant que ne se battent des hommes en smoking et que ne se renversent quelques tables au milieu des cris, régnaient l'ordre et la civilité, le rire frais et distingué des femmes, le spleen élégant de leurs amants, le reps et le galuchat, la laque et la soli-

tude. Peut-être même qu'au-dessus du bar trônait une sorte de panneau décoratif, prétentieux et désolant, représentant une allégorie de Neptune armé de son trident, entouré d'une noria de sirènes, de tritons et de créatures marines, l'ensemble réalisé dans ce style torpide et cafardeux, autrement appelé « style paquebot », que déclinerent, quelques bonnes décennies durant, les palaces flottants de la Cunard Line ou de la Compagnie Générale Transatlantique, quand celles-ci sortaient le grand jeu de leurs plus prestigieuses unités, pour promener d'un continent à l'autre, dans la folie de leur luxe, leurs insolents passagers, leur oisiveté et leurs soirées languides.

Mais sans doute aussi avais-je imaginé que le navire qui ramenait Hart Crane en Amérique, après que celui-ci, durant de longs et tumultueux mois, s'en fut allé désespérer de tout à quelques lieues de Mexico, à Mixcoac, c'est dire, n'était que morne bâtiment de rouille ou, vieux briscard des mers, un de ces bateaux louches et fatigués d'avoir trop bourlingué et qui survivent à leur gloire passée dans les hoquets de modestes traversées, tout grinçants et usés par tant de voyages, toujours les mêmes, et depuis longtemps devenus moitié cargos, moitié passagers, souvent les mêmes, eux aussi, personne ne s'étant vraiment rendu compte qu'avec les vagues, du temps aussi passait sous l'étrave.

Mais qu'importe, finalement : Hart revenait. Il avait glissé dans ses bagages les derniers poèmes écrits là-bas, qui furent réunis plus tard sous le titre de *Key West*; mais, surtout, il rapportait avec eux l'affreux silence qui les enveloppait, comme un linge. Peggy Baird l'accompagnait, qui chaque jour tentait l'impossible pour le sauver de lui-même. Elle était bonne et patiente, mais le mal était fait, tous deux le savaient. Peggy,

ex-Mrs Cowley, aura donc été sa dernière chance et, s'il avait pu encore croire à l'apaisement, elle aurait été certainement la figure annonçant la fin de cette chute vertigineuse qui, depuis tant d'années, l'entraînait plus loin qu'il n'aurait jamais cru pouvoir tomber. Mais c'était trop rêver : l'espoir d'un retour à la paix et à la normalité était décidément inatteignable. D'ailleurs, de quelle normalité, de quelle *norme*, parlait-on ? De celle qu'avaient illustrée si pitoyablement, si inutilement, son père, avec sa fabrique de sucreries aujourd'hui tombée en déconfiture, c'est le cas de le dire ? Sa mère, trop, ou trop mal aimée, maintenant lointaine et hostile ? Sa grand-mère Elizabeth, qui fut pourtant pour lui toute douceur et réconfort, dans sa plantation d'arbres fruitiers de l'île des Pins ? Ou qui, ou quoi d'autre ?

Hart Crane connaissait déjà l'*Orizaba*, pour l'avoir pris quelques années plus tôt, lorsqu'il s'était rendu à Cuba avec Waldo Frank. Et il retrouvait, ce soir-là, comme de vieux complices, le ronflement sourd de ses moteurs, les vibrations de sa grande carcasse d'acier, sa passerelle où brillaient veilleuses et quinquets, l'amitié du bastingage. Il reconnaissait aussi les senteurs océanes qui venaient du large et la qualité particulière de l'obscurité de cette nuit tropicale, avec ses milliers d'étoiles, pâles et tremblantes. Je rêvais que l'*Orizaba* le ramenait au port – et à bon port, cette fois. Mais Hart lui-même ne l'espérait plus, il se sentait mort à l'écriture et à la poésie. Il avait annoncé à tous qu'il rentrait, qu'il avait décidé de se « lancer dans les affaires », en commençant déjà par régler les problèmes que posait la succession de son père.

Que se passa-t-il, alors ? Les informations continuaient d'arriver, toujours contradictoires : on affirma que Hart avait

été enlevé par une lame plus forte que les autres, et que c'est accidentellement qu'il bascula par-dessus le bastingage. Ailleurs, au contraire, on insista sur le fait que, à ce moment, il devait être autour de minuit ; que la mer, quoique sombre, était étrangement calme et que Hart, en effet, aspirant depuis si longtemps à l'écrasant repos des abysses, franchit de sa seule volonté cette barrière dressée depuis l'enfance entre lui et lui, voulant ainsi, dans cet ultime élan, réunir les parties dispersées de son âme malade.

Tout a été dit. Mais tous se mirent d'accord sur ceci : la mer est rancunière, elle ne rendit pas le corps. Et la zone, paraît-il, est infestée de requins.

Mais, au fait, qu'allait donc chercher Hart Crane à New York, ou même à Chagrin Falls, Ohio, la bien-nommée ? Que pensait-il pouvoir trouver là que déjà, du plus profond de son être, tout en lui refusait ? Un emploi, comme ceux qu'il avait jusqu'alors connus, misérables ou dérisoires, lui qui fut tour à tour manutentionnaire, publiciste d'occasion, riveteur dans un chantier naval, secrétaire de fantaisie ou rédacteur de guides pour touristes ? Ou, alors, employé à de menues besognes, comme celles que lui offrit son père dans son entreprise de confiserie, et auprès de qui, l'année précédente, il avait encore passé trois interminables mois ? Croyait-il vraiment qu'il lui serait possible de supporter ce retour en enfer, ou qu'à l'instar du fils prodigue, dans on ne sait quel soudain vertige de rachat, il allait enfin pouvoir aborder sur l'autre rive, après cette nouvelle tentative de *traversée* (comme celle du désert – mais de quel désert, en effet !) ? Il n'était qu'enfant du siècle, déchiré et trop lucide, vivant dans l'ardent espoir, toujours déçu, de construire une œuvre colossale ; mais il ne connut

que colères et désenchantements. Et l'abandon, pour finir, l'abandon de sa conviction de pouvoir un jour mener à bien ce rêve faustien qui lui aurait enfin permis de poser le pied de l'autre côté de cette mémoire qui sans cesse le ruinait, en élargissant toujours plus l'écart de ses pôles.

La première fois que mes yeux se sont heurtés au nom de Hart Crane, je me suis méfié, je ne saurais dire pourquoi. D'ailleurs, plus que lu, ou même parcouru, ce nom je l'ai d'emblée perçu, dans sa sèche brièveté, avec sa dureté d'os, comme un choc léger et mat, tout juste audible. On aurait dit un objet de forte densité, quoique de dimensions modestes, tombant d'une faible hauteur, en roulant comme un dé – et plus rien. Je me souviens : j'ai d'abord pensé *Heart Crane*, cœur-crâne c'est assez dire ; puis, mes yeux toujours effarouchés, j'ai cru lire *Hard Crane*, crâne dur, c'est-à-dire tête dure, ou forte tête, ce que devait aussi penser son père, entre deux expéditions de boîtes de *candy*. Car c'est bien l'image d'un crâne qui, d'entrée de jeu, s'impose à qui voit ce nom pour la première fois, un crâne de bel ivoire, poli, et perdu. Immédiatement, os parmi les os, le nom de *Golgotha*, le « lieu du crâne », m'est revenu à la mémoire, en même temps que le souvenir des os de noyés, dans *At Melville's Tomb*, dont on fait des dés qu'on reçoit souvent dessous la vague, « jetés en ambassade ». Je mesure, bien sûr, ce que ce genre d'apparetements, vaguement bilingues, peut avoir d'approximatif, et j'en conviens. Mais il est vrai que la magie de ce nom bref éveilla dans mon esprit quelque écho d'ossements qu'on entrechoque, et je ne saurais cacher la très curieuse impression que cela fit alors naître en moi, impression que je ressens chaque fois que je le croise par hasard. Entre-temps, j'ai

Table

(Oraison)

11

Une âme à la peine

13

Une ombre à la fenêtre

49

Un ange à la mer

89

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL.
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI.
DÉPOT LÉGAL : AVRIL 1998. N° 34024 ().